

## Chapitre 2

Où l'on présente à la fois Tistou,  
ses parents, et la Maison-qui-brille

Les cheveux de Tistou étaient blonds et frisés au bout. Imaginez des rayons de soleil qui se fussent tous terminés par une petite boucle en touchant la terre. Tistou avait des yeux bleus grands ouverts, des joues roses et fraîches. On l'embrassait beaucoup.

Car les grandes personnes, celles surtout qui ont de larges narines noires, des rides sur le front et du poil dans les oreilles, embrassent tout le temps les petits garçons aux joues fraîches. Elles disent que cela fait plaisir aux petits garçons ; c'est encore une de leurs idées toutes faites. C'est à elles, les grandes personnes, que cela fait plaisir, et les petits garçons aux joues fraîches sont bien gentils de leur procurer cet agrément.

Tous les gens qui voyaient Tistou s'écriaient :

– Oh ! le joli petit garçon !

Mais Tistou n'en tirait pas orgueil. La beauté lui semblait une chose naturelle. Il s'étonnait que tous les hommes, toutes les femmes et tous les petits enfants ne fussent pas comme ses parents et lui-même.

Car les parents de Tistou étaient l'un et l'autre fort beaux, il faut nous hâter de le dire, et c'est en les regardant que Tistou avait pris l'habitude de penser qu'il était normal d'être beau, alors que la laideur lui paraissait une exception ou une injustice.

Le père de Tistou, qui s'appelait Monsieur Père, avait les cheveux noirs et soigneusement collés à la brillantine ; il était grand, très bien vêtu ; il n'avait jamais la moindre petite poussière sur le col de son veston et il se parfumait à l'eau de Cologne.

Madame Mère était blonde et légère ; ses joues étaient douces comme la peau des fleurs, ses ongles étaient roses comme des pétales de roses, et lorsqu'elle sortait de sa chambre elle répandait autour d'elle un parfum de bouquet.

Vraiment Tistou n'était pas à plaindre, car en plus de Monsieur Père et de Madame Mère, qu'il avait pour lui tout seul, il profitait de leur immense fortune.

En effet, Monsieur Père et Madame Mère, vous l'avez déjà compris, étaient fort riches.

Ils habitaient une magnifique maison à plusieurs étages avec un perron, une véranda, un grand escalier, un petit escalier, de hautes fenêtres alignées par rangées de neuf, des tourelles coiffées de chapeaux pointus, et tout autour un superbe jardin.

Dans chaque pièce de la maison se trouvaient des tapis si épais, si moelleux que l'on y marchait en silence. Pour jouer à cache-cache, c'était merveille, et aussi pour courir sans pantoufles, chose défendue qui faisait dire à Madame Mère :

– Tistou, mets tes pantoufles, tu vas prendre froid !

Mais Tistou n'attrapait jamais de rhume, à cause des gros tapis.

Il y avait aussi la rampe du grand escalier, la rampe en cuivre, bien astiquée, un immense S majuscule à plusieurs bosses, né dans les hauteurs de la maison et qui tombait comme un éclair d'or sur la peau d'ours du rez-de-chaussée.

Dès qu'il était seul, Tistou enfourchait la rampe et s'élançait pour des descentes vertigineuses. Cette rampe c'était son toboggan privé, son tapis

volant, son chemin magique, que chaque matin le valet Carolus polissait, fourbissait avec une ardeur farouche.

Car Monsieur Père et Madame Mère avaient le goût de tout ce qui brille, et l'on se donnait grand mal pour les satisfaire.

Le coiffeur, grâce à la brillantine dont nous avons déjà parlé, avait réussi à faire de la chevelure de Monsieur Père un casque à huit reflets que tout le monde admirait. Les chaussures de Monsieur Père étaient si bien cirées, si bien frottées, qu'elles semblaient, lorsqu'il marchait, lancer devant lui des étincelles.

Les ongles roses de Madame Mère, chaque jour passés au polissoir, brillaient comme dix petites fenêtres au lever du soleil. Autour du cou de Madame Mère, à ses oreilles, ses poignets et ses doigts, scintillaient colliers, boucles, bracelets et bagues de pierres précieuses, et lorsqu'elle sortait le soir, pour aller au théâtre ou au bal, toutes les étoiles de la nuit semblaient ternes à côté d'elle.

Le valet Carolus, utilisant une poudre de son invention, avait fait de la rampe le chef-d'œuvre

que l'on sait. Il se servait aussi de cette poudre pour astiquer les boutons de portes, les flambeaux d'argent, les cristaux des lustres, les salières, les sucriers et les boucles de ceintures.

Quant aux neuf voitures qui couchaient dans le garage, il fallait presque chausser des lunettes noires pour les regarder. Lorsqu'on les mettait en route toutes ensemble et qu'elles avançaient dans les rues, les gens s'arrêtaient le long des trottoirs. On aurait dit la galerie des Glaces en promenade.

– Mais c'est Versailles ! s'écriaient les plus instruits.

Les distraits ôtaient leur chapeau, croyant saluer un enterrement. Les coquettes en profitaient pour se mirer dans les portières et se repoudrer le nez.

À l'écurie, on nourrissait neuf chevaux, plus beaux les uns que les autres. Le dimanche, lorsqu'il y avait des visites, on installait les neuf chevaux dans le jardin, pour orner le paysage. Le Grand Noir allait sous le magnolia en compagnie de sa femme Belle Jument. Le poney Gymnastique prenait sa place près du kiosque. Devant la maison, sur l'herbe verte, on alignait les six che-

vaux groseille, une race de chevaux rouges, extrêmement rares, qu'on élevait chez Monsieur Père et dont il était très fier.

Les garçons d'écurie, en uniforme de jockey, couraient, la brosse en main, d'un cheval à l'autre, car il fallait que les animaux brillent aussi, surtout le dimanche.

– Mes chevaux doivent être comme des bijoux ! disait Monsieur Père à ses jockeys.

Cet homme fastueux était bon ; on s'empresait donc de lui obéir. Et les jockeys brossaient les chevaux, neuf poils dans un sens, neuf poils dans l'autre, si bien que la croupe des chevaux groseille ressemblait à d'énormes rubis bien taillés. Les crinières et les queues étaient tressées de papier d'argent.

Tistou adorait tous ces chevaux. La nuit, il rêvait qu'il dormait parmi eux, sur la paille blonde de l'écurie. Le jour, il allait à tout moment leur rendre visite.

Lorsqu'il mangeait un chocolat, il mettait le papier d'argent soigneusement de côté et le donnait au jockey chargé de soigner le poney Gym-

nastique. Car de tous les animaux, Gymnastique était de beaucoup son préféré ; et cela se comprend puisque Tistou et le poney étaient à peu près de même taille.

Ainsi, vivant dans la Maison-qui-brille, auprès de son père, un homme scintillant, et de sa mère, un vrai bouquet, au milieu de beaux arbres, de belles voitures et de beaux chevaux, Tistou était un enfant très heureux.